

Chapitre 1

On était le 8 août 2011. Un lundi qui s’annonçait banal comme la plupart des journées qui régissent la vie quotidienne de milliards de personnes sur cette planète. Le temps non plus, d’ailleurs, n’était pas de la partie. Une petite vingtaine de degrés dans un ciel où les nuages, entre gris clair et gris foncé, amorçant de temps à autre une ondée, jouaient à cache-cache avec un soleil guère généreux depuis quelques semaines.

Ma journée commençait donc de manière calme avec un brunch : ce que l’on peut définir, en hôtellerie, comme un mélange de petit déjeuner et de repas de midi. Pour ma part, il s’agissait sans nul doute plutôt d’un petit déjeuner tardif après une grasse matinée bienvenue et surtout bien méritée. Comme tous les lundis de cette saison estivale, ce jour avait pour moi un parfum de dimanche, d’une journée consacrée au repos et à la détente.

Mon travail dans la restauration avait été éprouvant durant ce dernier week-end. En plus de la clientèle habituelle, j’avais dû cuisiner, le samedi, pour un groupe d’une quarantaine de motards allemands originaires de la Rhénanie-du-Nord. Et le dimanche avait amené aussi son surplus de touristes grâce à une manifestation organisée par l’office du tourisme local.

Alors qu’en ce début d’après-midi où l’astre qui nous réchauffe pointait enfin le bout de son nez entre les nuages et quelques

gouttes de pluie, je me promenais dans le jardin regardant par ici les parterres de rosiers légèrement envahis par les mauvaises herbes à cause du temps maussade de juillet et par là le potager où les tomates mûrissaient lentement, je fus soudainement surpris par un message de ma sœur sur mon portable :

« Salut frangin, Cindy devrait passer fin d'après-midi pour récupérer ma bague avant de partir en vacances demain. Peux-tu prévoir de la bolognaise pour un plat de spaghettis si jamais elle mange à la maison. »

Sur le moment, ce message ne me rendait pas des plus heureux. Cela m'annonçait un chambardement dans les plans que j'avais élaborés pour la journée que je voyais pantouflarde à souhait avec un après-midi de flânerie et une soirée de canapé-télé.

Ah, la bolognaise ! Voilà bien ce qui me rebutait le plus. Ceci se traduisait par conduire la voiture pour aller au supermarché chercher les ingrédients nécessaires, avant d'entreprendre la préparation de la recette. Et, bien sûr, deux bonnes heures de liberté foutues pour me retrouver dans la routine quotidienne des poêlons et des casseroles.

Mais ma décision était donc prise de m'y affairer au plus vite, d'autant plus qu'un second message me confirmait la venue de Cindy. Aussi, ma phase de découragement s'atténua et je repris un air un peu plus guilleret en me disant que la soirée pourrait être agréable, car j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer Cindy à deux reprises par le passé.

Je gardais d'ailleurs un agréable souvenir de sa deuxième visite, un dimanche de janvier. Si lors de notre première rencontre, quelques mois auparavant, celle-ci avait été furtive et s'était limitée à de brèves présentations, sa venue l'hiver dernier m'avait permis d'apprécier son tempérament sympathique et sa bonne humeur. Elle était venue seule et un peu à l'improviste après avoir déposé ses enfants – un garçon et une

filles – chez ses ex-beaux-parents habitant à une vingtaine de kilomètres de notre village. Alors que cette visite imprévue ne devait être qu'un simple bon moment de détente et de papotages en souvenir de vacances, ma sœur, qui avait la mine réjouie de la revoir, de même que mon fils, l'avait persuadée de rester pour le repas de midi. Ce qu'elle avait accepté. Et les heures avaient défilé. Le matin même, nous avions programmé une sortie au cinéma en famille et avec les voisins. Devant l'insistance de ma sœur, Cindy avait décidé de nous y accompagner après avoir trouvé une astuce pour se libérer de ses obligations et récupérer ses enfants chez leurs grands-parents paternels. Cette journée s'était terminée dans un bistrot autour d'une amicale tournée après une bonne rigolade générale au cinéma et avec le sentiment de se revoir bientôt. J'avais eu l'occasion de parler un peu avec elle et de faire connaissance avec son fils et sa fille. Son humour et la joie de vivre que je ressentais en elle avaient marqué ma mémoire.

Mais les belles paroles d'un soir au moment de se quitter n'étaient finalement que du vent. La promesse de se revoir bientôt était partie bien vite, comme la fumée d'un feu de cheminée. Et les jours avaient passé, puis les semaines, et son visage souriant avait quitté lentement ce que j'avais gravé au fond de ma mémoire. Je ne pensais plus à elle, et seul mon subconscient n'avait certainement pas oublié qu'elle existait.

Il était près de cinq heures et Sibilla rentrait de son travail. Ma sœur était de bonne humeur à l'idée que Cindy serait bientôt là. Elle l'avait revue quelques semaines plus tôt de retour de la Gaume où elle s'était rendue en compagnie de nos parents, sa filleule et mon fils Vivian au mariage de notre cousine fin juin. Je n'avais pas pu y assister à cause de mon travail. Elle avait profité de l'occasion comme Cindy habitait sur le trajet pour la contacter et lui rendre visite. Et c'était cette entrevue à

la fête de l'école de ses enfants qui expliquait la venue de son amie ce soir à Comblain afin qu'elle puisse reprendre une bague que Sibilla avait achetée un an auparavant à l'hôtel où elles s'étaient rencontrées. Comme Cindy avait choisi de retourner cette année en vacances à Hurghada, et au même endroit que l'année précédente, il lui était donc facile de pouvoir faire réparer ou échanger la bague de ma sœur dans une des boutiques de l'hôtel.

Une demi-heure plus tard, la cloche de la porte d'entrée résonnait énergiquement, ce qui provoqua les aboiements des trois yorkshires comme à l'accoutumée. Et c'est bien naturellement ma sœur qui s'empressa d'aller les accueillir. Cindy était en compagnie de ses enfants Wendy et Djessy, mais aussi de son père qui les accompagnerait le lendemain en Égypte.

Pendant le temps des retrouvailles dans le hall d'entrée – où mes parents s'étaient également rendus afin de réserver une réception encore plus chaleureuse à nos hôtes du jour –, j'étais resté dans la cuisine. Le souvenir ancré dans mon subconscient refaisait petit à petit surface dans ma mémoire et le fait de la voir apparaître devant moi dans quelques instants bouleversait un peu mon esprit. Il était troublé et je me demandais quelle attitude adopter dès que j'apercevrai son visage.

D'une manière faussement désintéressée et un peu timide vis-à-vis de la réaction que j'allais ressentir et lui montrer, je tournai la tête légèrement de côté en entendant ses pas se diriger vers moi. Cela me permettait d'obtenir quelques secondes de répit et pourtant, la manœuvre était tellement maladroite. Le fait de faire semblant de surveiller la bolognaise qui mijotait et que je touillais maladroitement avec ma spatule m'avait permis d'éviter son regard dès son entrée dans la pièce.

Elle avança vers moi dans mon dos, je sentis bientôt son souffle dans ma nuque et dans le même temps, un sentiment

d'angoisse et de frisson m'envahissait. J'étais cloué sur place mais je parvins, dans un effort surhumain, à me retourner vers elle.

« Bonjour, Christian ! » me dit-elle au moment où nos regards se croisèrent.

Le mien devait être illuminé et hypnotisé par sa présence. Son visage s'approcha à quelques centimètres du mien et elle avança ses lèvres vers ma joue pour m'embrasser gentiment mais avec beaucoup d'affection. J'étais si fasciné par le regard étincelant qu'elle m'adressait du plus profond de ses yeux brun noisette que je ne pouvais rien lui dire sur le moment. Une bouffée de chaleur soutenue et violente comme celle d'un four à plein rendement me submergeait et les battements de mon cœur de plus en plus lourds et serrés tambourinaient dans mon crâne. J'avais l'impression d'être une marmite à vapeur sur laquelle on frappait avec un marteau. Je ressentais de l'électricité me remplir le corps, d'abord progressivement, puis telle une décharge de deux cent vingt volts en l'espace d'une fraction de seconde. Je venais de vivre, dans un espace-temps infiniment minuscule, un moment magique et merveilleux que l'on nomme un coup de foudre. Un coup de foudre tellement fulgurant qu'il ne pourrait être irréversible.

« Ben dis donc, t'as une bien meilleure mine que la dernière fois et il me semble aussi que t'as perdu quelques kilos ! me fit-elle remarquer.

– Comment tu vas depuis tout ce temps ? » lui demandai-je.

Je remarquai seulement à ce moment que son look avait changé depuis notre dernière rencontre. Ses cheveux étaient beaucoup plus longs et des mèches blondes faisaient ressortir son bronzage. Son pantalon et son pull noir accentuaient encore son teint hâlé.

Elle me répondit :

« Ça va très bien et je suis vraiment contente de te revoir. Et puis, cela me fait plaisir d'être ici, même si le temps me manque. »

Il est vrai qu'elle n'était de passage en Belgique que pour trois jours. Elle venait de rentrer samedi soir d'un séjour d'une semaine en Corse dans un village de vacances avec des amis et, déjà demain, elle repartait avec sa famille pour quinze jours en Égypte.

Après ces quelques échanges, elle me présenta son père et je pus enfin faire un bisou à ses deux loulous, Wendy et Djessy.

Tout le monde se retrouva donc au salon pour prendre un apéritif, car j'avais prévu une bouteille de pinot gris de la Moselle luxembourgeoise d'un domaine réputé. J'avais confiance en la qualité de ce vin. Je ne pouvais pas me permettre de lui faire déguster un cru quelconque, car elle savait que, malgré le peu qu'elle connaissait de moi, j'étais un amateur éclairé de ce divin breuvage et que j'en connaissais un bout sur toutes les régions viticoles, qu'elles soient de France ou d'autres pays.

En levant mon verre pour trinquer, je lui adressai un regard franc, droit dans les yeux et je remarquai qu'elle faisait de même. Son sourire était sincère et les prunelles de ses yeux pétillaient comme des bulles de champagne. Je compris dès lors qu'il y avait une certaine réciprocité dans les sentiments que j'éprouvais, même si j'avais du mal à mesurer la hauteur des siens.

C'est à ce moment que mon fils, Vivian, fit son entrée dans le salon. Il venait d'arriver à l'instant, sa mère était venue le déposer en voiture pour la soirée. Il ne pouvait cacher sa joie de revoir ses copains Wendy et Djessy. Le trio infernal, mais combien amical, était reconstitué. Il affectionnait aussi Cindy. Il la considérait comme une copine et une complice. Ils avaient, tous les quatre, une bonne longueur d'avance sur moi pour avoir vécu ensemble des moments pleins de souvenirs inoubliables l'année précédente. Souvenirs que je n'avais pu partager puisque j'avais dû faire l'impasse sur les vacances 2010 pour des raisons professionnelles mais aussi financières.

Le trio s'éclipsa bien vite pour s'isoler et pour mettre au point ses diverses combines du jour. Le programme qu'il élaborait était certainement d'en profiter au maximum, sans vraiment savoir de combien de temps il disposait. Tous les subterfuges seraient les bienvenus : les loulous pour rester le plus longtemps possible, et Vivian pour les retenir au maximum. Ils espéraient secrètement qu'il y ait une bonne entente entre Cindy et moi et qu'une relation plus profonde et plus intime puisse prendre naissance assez rapidement pour leur permettre d'être ensemble plus souvent.

Il était déjà plus de 19 h et Cindy n'avait visiblement pas l'intention de s'en aller malgré les derniers préparatifs à finaliser pour son départ programmé au lendemain matin vers 8 h. Son envie de prolonger la soirée devenait évidente et me réjouissait. J'avais cette satisfaction d'avoir consacré mon après-midi dans les casseroles pour une bonne cause.

Je venais de plonger les pâtes et chacun avait pris place à table. Jaclyn, la filleule de ma sœur, qui venait de rentrer du boulot quelques instants auparavant, voulut s'asseoir près de Cindy. Ma mère, ayant bien remarqué mes yeux si expressifs depuis l'arrivée de Cindy, me lança un regard complice. Elle fit alors remarquer à Jaclyn qu'il était impératif de changer de place ex abrupto. Celle-ci s'y résigna avec un air un peu interrogatif. Je me sentis comme sur un petit nuage quand je m'assis près de Cindy en bout de table. Nous étions côte à côte et assez rapprochés l'un de l'autre. Il me serait donc facile durant le repas de lui adresser discrètement de tendres et douces caresses sur le long des jambes et dans le bas du dos.

Allait-elle les accepter ou bien les refuser ? Je n'avais pas trop envie de me poser la question, d'autant plus que j'obtenais rapidement la réponse, dès les premiers regards qu'elle me rendit.

Les plats de spaghettis arrivaient à table, la sauce bolognaise était restée dans sa casserole de cuisson et posée sur un sous-plat. C'était un service à la bonne franquette, mais personne ne s'en plaignait. Je m'empressai de lui servir son assiette avec délicatesse et lui présentai le fromage râpé. Je n'oubliai pas non plus de lui verser un verre de vin. Un Montepulciano d'Abruzzo, un vin de circonstance avec un tel plat : souple, fruité et bien gouleyant.

Les rires et bavardages de table s'estompèrent tout d'un coup dès que tout le monde fut servi et commença à manger. Ce fut à ce moment qu'elle lança après avoir avalé sa première fourchette de pâtes :

« Waouh ! Elle est rudement bonne, ta bolognaise. Il faudra que je t'invite chez moi. Comme cela, je profiterai de tes talents culinaires. »

Je lui fis un sourire affirmatif tout en lui répondant :

« Avec plaisir. Mais malheureusement, il te faudra patienter jusqu'au mois prochain, car quand tu rentreras d'Égypte, je partirai avec Vivian une semaine en Turquie, à Kusadasi.

– Tu pars quand exactement ? demanda-t-elle.

– Du 26 au 2. Nous décollons de Liège à 14 h.

– Ah ! C'est génial, nous rentrons le 23 au soir, on aura l'occasion de se voir avant votre départ. »

Pendant cette conversation, je lui faisais des papouilles légères et délicates dans le bas des reins. Elle en profita pour chuchoter dans le creux de mon oreille entre deux répliques :

« Continue, j'adore. »

Son père, qui participait activement aux conversations de toute la tablée, semblait avoir remarqué notre petit manège et l'approuvait d'un œil conciliant.

Mais je crois bien qu'au final tout le monde l'avait observé, et certainement nos enfants en premier lieu qui étaient d'une humeur très joyeuse.

Si l'attitude de son père m'avait particulièrement frappé, c'est que je me sentais assez intimidé par lui. En effet, je ne connaissais rien de lui, ni son caractère ni la relation qu'il entretenait avec sa fille.

Nous avons terminé les spaghettis et la majorité des convives étaient rassasiés. Ma sœur m'avoua le lendemain :

« Heureusement que Cindy est venue hier, sinon j'aurais encore attendu longtemps après ma sauce. »

C'était vrai qu'elle m'avait déjà demandé depuis plusieurs semaines de préparer une grande casserole de bolognaise afin d'en avoir en réserve dans le congélateur.

Les loulous demandèrent l'autorisation de quitter la table. Cindy leur accorda la permission et ils disparurent dans le salon pour vaquer à leurs occupations premières prévues en début de soirée : se lancer dans des parties de jeux de société.

Ma mère entreprit de nous servir le café et Jaclyn profita de ce moment pour faire quelques photos avec son portable afin de mémoriser l'instant présent. Les premières furent d'abord prises sur le vif ce qui permit à chacun d'être naturel en évitant la traditionnelle pose où tout le monde répète « cheese » cinq fois avant que l'objectif se déclenche, et justement à l'instant où l'on fait des clignements de paupières. C'était le genre de prises qu'il fallait recommencer souvent trois fois tellement on avait l'air ridicule.

Pourtant, j'allais devoir subir ce supplice, car Cindy demanda à Jaclyn de nous photographier rien que nous deux. Elle avait posé sa tête sur mon épaule en affichant un large sourire, et je fis de même. Coup de bol, cette photo fut réussie dès le premier essai. Et si on la recommença une seconde fois avec le même taux de chance, ce fut à ma demande afin d'avoir le même cliché sur mon GSM. Là, au moins, j'aurais cette photo uniquement pour moi et je pourrais la visionner à ma guise. Elle allait, d'ailleurs, devenir le fond d'écran de mon téléphone.

La soirée continua dans une ambiance agréable où l'horloge donnait l'impression de tourner deux fois plus vite que d'habitude. Les conversations allaient bon train sur des sujets divers, seule l'évocation de la mer Rouge égyptienne à certains moments rappela à Cindy qu'il y avait le départ le lendemain assez tôt, et encore quelques bagages à boucler.

Il était déjà plus de 22 h 30 lorsqu'elle s'inquiéta du retour. Elle s'en alla au salon prévenir Wendy et Djessy qu'il était grand temps de reprendre le chemin de la maison.

Mais Djessy rétorqua :

« Maman, s'il te plaît, laisse-nous terminer notre partie d'*Hôtel* ! Dans un quart d'heure, elle est finie. Maman... s'il te plaît ! »

Et Cindy approuva.

« Oui, ça va. Je vous laisse terminer votre jeu, mais ne traînez pas trop ! »

Cette dernière parole n'allait certainement pas motiver le trio à accélérer la fin de partie d'*Hôtel*, un jeu de société qui ressemble un peu au *Monopoly*. Bien au contraire, ils avaient compris que leur intérêt était de faire durer. Pour eux, la fin du jeu signifiait la séparation imminente.

Cindy revint dans la salle de séjour et je lui fis remarquer que son pantalon noir était couvert de poils blancs. Là-dessus, elle m'adressa sur un ton humoristique :

« Mais ce sont quelques-uns de tes cheveux blancs que je veux emporter en Égypte avec moi ! »

En réalité, et malgré mes quarante-huit ans, j'avais toujours des cheveux châtons – avec, il est vrai, quelques mèches grisonnantes. L'explication de ce phénomène était bien sûr de nature totalement différente. Ma chatte « Blanchette » s'était également prise d'affection pour Cindy et elle s'était couchée pendant plus d'une heure sur sa chaise entre le dossier et son dos. Une place qui m'avait rendu jaloux envers mon arlequine.

Je proposai de reprendre une tasse de café pour meubler les quinze minutes qu'il nous restait à passer et nos conversations reprirent de plus belle. Mais montres et horloges tournèrent encore plus vite, si bien qu'il fut vite presque minuit. Le temps s'était évaporé en un clin d'œil. Évidemment, les jeunes, toujours embarqués dans leur partie de jeux, s'étaient bien montrés discrets afin de ne pas anticiper le départ.

Tout à coup, Cindy regarda sa montre et fut surprise de l'heure tardive, ce qui lui fit dire :

« Bon, mes braves, l'ambiance est bien sympathique, mais cette fois-ci, il est grand temps de se mettre en route. Une heure pour rentrer à la maison, plus le temps de boucler les valises, cela ne nous laissera pas beaucoup pour dormir. »

Elle rappela donc Wendy et Djessy en leur disant :

« Alors, les loulous, on n'a plus envie de partir en vacances ? Allez, maintenant, vous dites bonsoir à tout le monde ; on y va. »

Cindy avait devancé les autres pour les accolades et embrassades, car elle devait aller récupérer sa voiture. La rue devant la maison étant relativement étroite, elle avait garé celle-ci – une voiture bleue de marque japonaise – une bonne centaine de mètres plus haut sur le parking de l'école communale. Je ne manquai pas, bien sûr de l'accompagner jusque-là, tout en échangeant quelques banalités.

« Bon vol demain et passez de bonnes vacances ! Amusez-vous bien et profitez du soleil qui nous manque cruellement ici ! Et prends bien soin de toi ! »

C'était vraiment le genre de phrases stéréotypées que tout un chacun prononce en pareil cas. Un manque d'originalité évident.

Elle me répondit avec un léger sourire :

« J'espère que tout se passera bien. On connaît déjà l'hôtel et la région, donc on aura déjà nos repères en arrivant. Mais

j'ai une petite appréhension avec mon père ; c'est la première fois que je le prends en vacances et j'ai un peu peur de ses réactions et de notre entente une fois sur place. Surtout avec les loulous.

– Reste positive, il n'y a pas de raison que ça se passe mal. De toute façon, tu t'entends si bien avec tes enfants, ils seront aux anges là-bas », ajoutai-je.

C'était le seul moment d'intimité, rien que nous deux, que nous avons depuis son arrivée, et je voulais profiter pleinement de ce court instant de bonheur pour lui avouer mes sentiments les plus profonds. Lui dire « je t'aime » en cette seconde au moment où nous arrivions à la voiture, aurait sonné faux malgré mon envie de lui murmurer, comme un adolescent trop pressé lors de son premier flirt. Le fait de prononcer ces trois mots ne représenterait aucune signification au premier soir d'une rencontre, ça ressemblerait plutôt à un « je t'aime » à la « autant en emporte le vent » déclaré sans en connaître l'importance, la signification et l'enjeu amoureux.

Je m'appuyai contre la portière arrière de sa voiture, côté conducteur, et je lui tendis le bras pour l'attirer plus près de moi. Je posai mes mains au bas de ses reins puis la serrai contre mon corps. Son visage souriant et complaisant se rapprocha du mien. Ses lèvres m'effleurèrent le menton et à cet instant précis, la tentation de l'embrasser m'envahit et me hanta à la fois. Allais-je y aller franchement et l'embrasser langoureusement ou allais-je lui laisser le rôle de libre arbitre ? J'optai pour la seconde solution car la première me faisait pressentir un sentiment de brusquerie qui pourrait provoquer un gâchis irrévocable.

Alors que ses lèvres touchaient quasi les miennes, elle détourna la tête sur le côté et l'appuya contre mon épaule tout en me donnant des bisous dans la nuque. Je répliquai par quelques bécots sur la joue et lui murmurai :

« T'es vraiment trop craquante et tu as complètement bouleversé mon esprit. En ce moment, mon cœur palpite à la vitesse d'un TGV. J'ai hâte de te revoir très bientôt et tu vas me manquer pendant ces quinze jours. »

Elle me sourit puis chuchota :

« Toi aussi, tu me plais. Mais n'allons pas trop vite, je ne voudrais pas gâcher ce que nous ressentons par précipitation. On se reverra à mon retour, je te le promets. »

Elle me glissa encore deux bisous sur la joue et rentra dans sa voiture. Je l'accompagnai sur la centaine de mètres qui nous séparait de la maison en lui faisant encore les remarques d'usage :

« Bon retour et prudence sur la route ! »

Arrivés devant la grille d'entrée, je descendis pour laisser place à son père et ses enfants non sans lui avoir fait une dernière bise dans le cou. Après les derniers échanges d'amitié avec les membres de ma famille qui s'étaient réunis autour de la voiture, elle démarra tranquillement après avoir baissé la vitre de sa portière pour nous adresser des signes de la main. Je lui adressai les mêmes signes, ainsi que Sibilla et Vivian, jusqu'à ce qu'elle tournât à droite et qu'elle disparût.

J'avais un sentiment profond de bonheur et de joie qui me traversait entièrement le corps, je me sentais heureux alors que la tristesse de ne pas la revoir avant au moins deux semaines aurait dû me démunir. Mais je savais que le moment de nos retrouvailles viendrait vite et serait encore plus intense. Je le pressentais sans aucun doute, j'en avais la conviction.

Une certitude qui m'avait été dévoilée quelques jours auparavant. Était-ce la croyance en cette prédiction ? Un effet du hasard, une destinée tracée dans ma ligne de vie ou alors le cocktail de ces trois hypothèses réunies ?

Peu importe, l'avenir me le dirait.